

De notre envoyé spécial en Colombie

L'engrenage de la guerre

Assassinats politiques, répression militaire, torture, raids insensés comme l'attaque du palais de justice de Bogotá : Belisario Betancur a perdu son pari sur le dialogue et sur la paix. Jean-Paul Mari a suivi dans la montagne les guérilleros du M 19 qui annoncent pour janvier leur grande offensive

Il fait un vilain clair de lune : trop faible pour éclairer la marche dans la vallée mais assez lumineux pour transformer en cibles, sur la ligne de crête, les hommes de la colonne. A 3 500 mètres d'altitude, la cordillère des Andes est brutale. L'air froid, pauvre en oxygène, coupe la gorge comme un rasoir. Les pieds aspirés par la glaise, le corps cassé en deux, on s'accroche à la pente, tête et poumons en feu.

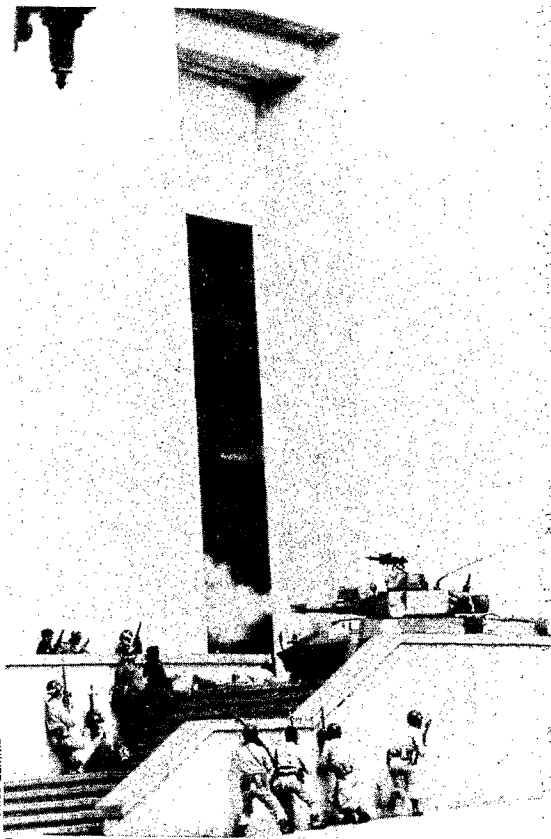
La colonne des guérilleros du M 19 est partie dès la tombée du jour, elle ne s'arrêtera qu'au petit matin. Longue plongée dans la nuit, démarche aveugle à la merci d'une pierre glissante ou d'une racine. On dévale des sentiers à pic, on passe de violents torrents sur des passerelles de bambou avant de se retrouver sur l'autre versant, insecte plaqué à quatre pattes contre la paroi quand la montagne se fait trop abrupte. Avec le poids du temps, de la fatigue, du matériel et des armes, les chutes deviennent plus fréquentes, plus lourdes et plus douloureuses. « Uno... dos... tres... » Pour ne pas se perdre, les guérilleros se comptent régulièrement en se chuchotant leur numéro respectif.

Un petit sifflement doux à peine audible : le signal. Les hommes se jettent immédiatement à plat ventre dans la boue, pistolet mitrailleur au poing, le doigt sur la détente. Devant, les éclaireurs ont dû repérer un bruit ou un mouvement suspect. Avant le départ, Lazarro, le capitaine, avait prévenu. La montagne est truffée de patrouilles anti-guérilla. L'armée colombienne encercle la région. Depuis sa création, le 19 avril 1970, le M 19 n'a pratiquement jamais cessé de se battre contre l'Etat. Très vite, le mouvement, composé à l'origine d'intellectuels nationalistes dissidents du PC, s'est orienté vers l'option militaire. Il a multiplié les coups de main spectaculaires : vol de l'épée de

la statue de Bolívar, prise d'otages à l'ambassade de la république Dominicaine, attaque de la présidence au mortier... Mais le dernier en date, la prise des armes à la main du palais de justice en plein cœur de Bogotá, le 6 octobre dernier, a traumatisé toute la Colombie. Une déchirure de plus pour un pays dont l'histoire en raccourci s'écrit en lettres de sang.

Depuis le XIX^e siècle, la Colombie n'a pratiquement connu que la guerre civile. Bolívar, le Grand Libérateur, héros de l'indépendance de l'Amérique du Sud, avait aussi les mains tachées de sang. Le péché capital marquera les générations à venir. Luttés fratricides. En 1948, libéraux et conservateurs se déclarent une guerre de trente ans. Le grand massacre fera trois cent mille morts. Faute de pouvoir écraser l'adversaire, les deux partis décident de se partager le pouvoir : le bipartisme est né. Paradoxe : la violence n'enterre pas les libertés. Ailleurs, les dictateurs s'installent. Ici, vingt-huit millions de Colombiens s'accrochent à une tradition démocratique, juridique, pointilleuse, vivace malgré les parenthèses des états de siège et d'exception. Le corps du pays est toujours vivant mais couvert de plaies : drogue, corruption, incurie administrative, inégalités sociales criantes, et... guérilla.

Face à l'Etat colombien : les FARC (Forces armées révolutionnaires colombiennes, bras armé du PC, fortes de 5 000 hommes), au moins cinq autres mouvements d'inspiration marxiste-léniniste, procastriste, maoïste, et surtout le M 19. Aujourd'hui, la tactique du M 19 est de concentrer ses forces — près de 2 000 hommes armés — dans le centre et le sud du pays. Constamment mobile, le plus offensif des mouvements de guérilla se bat dans les montagnes, tout près des villes de Cali, Medellin et Bogotá, la capitale. Les 70 000 hommes de l'armée régulière lui livrent une guerre sans merci. Cette fois, pourtant, l'objectif de notre colonne n'est pas de chercher le contact mais de rejoindre au plus vite l'état-major du M 19, les têtes pensantes de l'organisation, ceux qui ont conçu, décidé et fait exécuter l'incroyable opération du palais de justice de Bogotá. Ils vivent là-haut, loin dans la montagne de Cali, à quatre nuits de marche de notre base de départ. Pour les retrouver, le groupe de dix-sept hommes et de quatre femmes doit donc passer au travers des lignes de l'armée. Les guérilleros connaissent la stratégie à appliquer. Au premier accrochage, les hommes doivent se déployer de chaque côté du chemin, occuper le maximum d'espace pour écarter les mâchoires d'un piège éventuel, puis se replier en bon ordre jusqu'au lieu propice à l'embuscade. M-16 américains, fusils israéliens Uzi, colts de gros calibre, grenades à main : le commando est prêt au combat.



La reprise du palais de justice de Bogotá par l'armée le 7 novembre

La lune crève les nuages et met le plateau à nu. Depuis combien de temps est-on plaqué au sol, la peur au ventre et le souffle bloqué ? Ne pas éternuer, ne pas tousser, contenir cette nausée qui monte. Fausse alerte, tout le monde se relève endolori : « Vamos ! » A peine le temps d'oublier cette sueur froide, de retrouver une démarche de somnambule et, à nouveau, le petit sifflement... Dix fois, vingt fois par nuit. Mal aux jambes, au dos, à la tête : envie de ne plus se relever, de rester là, de s'endormir, serré contre l'oreiller glacé de la terre. « Vamos ! » Devant nous, une ferme inconnue. Les guérilleros longent le bâtiment, à pas de velours, leurs armes à bout de bras pour éviter tout bruit métallique. « Cette terre est nôtre », rassure le capitaine. Plantés au milieu de la cour, un homme en poncho, une femme à chapeau rond et petite nattes, des gosses aux pieds nus. Le paysan, un Indien, indique un raccourci avec un grand sourire et sa femme fait un signe de la main. Dans cette région peuplée d'« indigènes », les guérilleros peuvent compter sur l'appui de la population.

Simon ferme toujours la marche. Vingt-cinq ans, responsable de la « milice » — la guérilla urbaine — à Bogotá, il fait le voyage régulièrement pour rendre compte de ses activités à l'état-major. On s'est retrouvés tous les deux dans le même véhicule, sur un parking de

re sale

supermarché, à six cents kilomètres de Bogotá, après huit jours de contacts discrets, de rendez-vous incertains avec des interlocuteurs anonymes, d'attentes interminables dans des cafétérias ou des chambres d'hôtel... Un parcours en jeu de l'oie jusqu'à la ville de Cali, au sud du pays. Encore deux heures de route goudronnée, trois heures de piste dans un 4 x 4 conduit par un chauffeur muet, et une petite heure de brousse pour retrouver le camp de base enfoui sous les arbres. Sur place, les guérilleros du M 19 attendaient, mêlés à une vingtaine d'autres membres d'un groupuscule indien également en guerre contre l'Etat, le Quintin Lame.

Simon manifeste un grand respect à l'égard de ces petits hommes timides qui vous arrivent à la poitrine, portent d'énormes charges et

Peur au ventre et souffle bloqué, notre commando traverse les lignes de l'armée

marchent deux fois plus vite que les autres. Sur leurs vêtements, les Indiens cousent des dizaines de cordelettes pour mieux se camoufler et se fondre dans la forêt. Les militaires parviennent parfois à les capturer. Ils peuvent les torturer pendant des jours, les pendre bras tordus dans le dos à un poteau, les noyer dans l'eau sale ou leur frapper la plante des pieds à coups de bambou, les Indiens du Quintin ne parlent jamais. Depuis peu, le M 19 a entrepris leur « éducation politique ».

Action rurale, action urbaine. « *Nos milices noyautent maintenant aussi les quartiers populaires des grandes villes* », explique Simon. Quand, le 24 août 1984, l'organisation a signé une trêve avec le gouvernement, les militants en ont profité pour ouvrir aussitôt des permanences dans les banlieues pauvres. Avec la rupture de la trêve, un an plus tard, les permanences se sont transformées en bases politico-militaires clandestines. Les Cues (*Comandos urbanos especiales*) assurent la propagande, récupèrent des fonds par des prises d'otages de notables et des attaques de banques, ou engagent le combat militaire. En un seul jour, les miliciens se sont lancés à l'assaut de cinq commissariats de la capitale. A Cali, désormais, la police ne peut plus pénétrer dans le gigantesque *barrio* (quartier) de Siloe, bastion du M 19, sans être assailli à coups de revolver, de cocktails Molotov et de grenades : c'est la guérilla urbaine. Pour déloger les miliciens de cette banlieue de 150 000 habitants, l'armée a attaqué avec l'appui des tanks et de l'artillerie lourde. Le couvre-feu et les combats de rue ont duré trois jours. Bilan officiel : quinze morts, cinquante blessés, civils pour la plupart. La répression est parfois sauvage. En octobre dernier, douze adolescents entraînés par la guérilla volent un camion de lait pour le distribuer dans un quartier pauvre de la capitale. Arrêtés par les militaires, ils sont couchés à

terre et exécutés un à un. « *Echange de coups de feu* », annonce l'armée. Douze enfants assassinés de sang-froid. A la télévision, le procureur général du pays s'élève publiquement contre ce massacre.

« *Ay ! Dios mo !* » Une courte plainte en tête de colonne et un jeune guérillero s'effondre sur le bas-côté. Trois nuits de marche et le réveil d'une vieille blessure — une balle lui a traversé le ventre un an plus tôt — sont venus à bout de sa résistance. Le jour ne se lèvera pas avant une heure, mais tout le monde est épuisé. Lazarro, le capitaine, décide de raccourcir l'étape. Une « maison amie » est à proximité. Deux coups secs sur la tête de la cabane, et une tête endormie apparaît. « *Hola, hermano, on va te déran-*ger. » A l'intérieur, un grabat, une pièce noire de fumée et surtout du feu, un café « suave » et des beignets de farine. Mais, dès les premières lueurs de l'aube, les guérilleros gagnent le sous-bois, jettent un bout de plastique sur un lit de feuilles mouillées, s'enroulent dans une mauvaise couverture et s'écroulent, encore trempés de sueur et de boue. On ne repartira qu'avec le retour protecteur de l'obscurité.

Maintenant, bouches ouvertes, poings serrés, ils dorment. Il y a Simon, le solide milicien de Bogotá. Lorpe, jeune femme fragile, le visage enfoui sous ses cheveux noirs en épis, son éternel béret noir sur la tête : elle serre entre ses bras son genou tordu qui la fait pleurer à chaque étape. Il dort aussi, Jaime, titi colombien et ludion du groupe ; lui qui fait rire tout le monde avec son chapeau rond, ses gros yeux verts et cette façon qu'il a d'accumuler les sketches avec l'accent des quartiers populaires de Cali. Et Rosa, 14 ans, déjà un an de guérilla, qui ne se sépare jamais du colt dissimulé dans sa large botte en plastique et qui rêve à voix haute de faire un jour des études de linguistique à l'Université...

Lazarro a pris le premier tour de garde. Lui

Guérilleros du M 19 au camp de Cali



● L'engrenage de la guerre sale

n'arrivait pas à trouver le sommeil. A 29 ans, « *el capitano* » n'a jamais connu que les milices, les commandos de choc, la guérilla et la cordillère des Andes. Spécialiste en explosifs, Lazarro a préparé minutieusement la prise du palais de justice de Bogotá : vingt-cinq hommes et dix femmes, tous volontaires et parfaitement armés ; un plan pour chaque combattant, une stratégie pour chaque étage. Tout prévu ? Non. L'armée a envoyé ses tanks en plein cœur de la ville, le bunker du palais de justice a flambé avec tous les guérilleros, des membres du personnel et la moitié des magistrats de la Cour suprême de Justice. La montagne a oublié la folie de l'entreprise mais elle se répète à l'infini l'histoire de Nora : seule, pendant quatre heures, la guérillera a été la dernière à tenir tête à l'armée colombienne avant d'être abattue. La jolie femme de Lazarro ne s'appelait pas Nora mais Maria. Et elle aussi faisait partie du commando du palais de justice. Alors, ce matin, Lazarro n'arrive pas à trouver le sommeil.

Pour tous, le réveil sera désagréable. Un incident éclate au moment du départ. Lazarro s'aperçoit qu'on a oublié un petit sac de farine. Pour les hommes déjà écrasés par la charge, quelques kilos supplémentaires accentuent le calvaire de la marche. Le capitaine désigne un des guérilleros. Le jeune homme choisi renâcle à obéir. Immédiatement, une réunion avec le coupable est organisée dans la cabane de tôle. Quand le jeune homme ressort, il est sans arme et sanglote : expulsé ! Le capitaine Lazarro lui tend quelques pesos pour son retour en bus. Sanctions immédiates, règlements de compte, exécutions : le code de la guérilla est impitoyable. Sans un mot, la colonne se met en marche avec un homme en moins.

Face à nous, sous la pluie et la brume, l'ultime sommet se dresse comme un doigt de géant pointé vers le ciel. Là-haut, au-dessus des nuages, courent les trois hommes les plus recherchés de toute la Colombie : Gustavo Arias Londono, dit « Boris » ; Carlos Pizarro, le numéro deux du mouvement, fils d'une génération de militaires qui a donné naissance à une génération de rebelles ; et Alvaro Fayad « *líder máximo* » du M 19. Le camp ? Trois cents hommes en armes, un terrain d'entraînement militaire, une école, une infirmerie... Tout est dissimulé sous la végétation. Le flanc de la montagne est creusé de profondes tranchées. Le dernier bombardement aérien remonte à vingt jours. Trois vagues d'AT 37, avions de fabrication israélienne, ont lâché pendant quarante-cinq minutes des bombes de 500 kilos. Le terrain d'aviation de Cali est à une demi-heure de vol. La nuit, on voit parfaitement les lumières de la ville. Mais, dès le premier décollage, les informateurs donnent l'alerte par radio, et tout le monde se jette dans les tranchées. Le dernier raid a fait trois blessés et un mort. « *On ne tire jamais contre les avions, pour économiser les balles des mitrailleuses* », explique Carlos Pizarro.

Les trois hommes — la trentaine environ — sont assis dans une cabane de bergers transformée en QG provisoire. Tous ont été capturés au moins une fois et torturés. Depuis l'affaire du palais de justice, le M 19 ne s'était plus

exprimé. Il se définit : « *Nous sommes un mouvement nationaliste et bolivarien qui dispose d'une armée. Nous nous battons pour obtenir des transformations radicales du pays, pour une réelle démocratie* », explique Alvaro Fayad. Quelques années plus tôt, le M 19 incluait la « gauche » dans sa profession de foi. Le terme a disparu du vocabulaire. « *Le schéma droite-gauche vient de l'extérieur. L'idée de gauche est plus restreinte que l'idée de démocratie, elle-même plus étroite que l'idée de nation. Nous sommes partisans d'une grande Amérique latine en rupture avec l'Est et l'Ouest, d'un régime sans modèle idéologique* ». Fini Cuba, le Che et la gauche ! Cap sur le nationalisme élargi. Au nom de Bolívar !

Mais au nom de quoi le commando du M 19 a-t-il pris d'assaut le palais de justice de Bogotá ? Et pour quel objectif ? « *Soyons clairs. Nous ne sommes pas allés négocier, faire des prisonniers ou mettre à bas l'État. A l'origine, pas d'héroïsme collectif ou d'action suicide. L'idée essentielle était notre droit à demander*

dentielle, il ne dispose que de quatre ans, l'espace d'un mandat, pour aboutir à la paix. Il lui en faudra deux pour obtenir un accord de paix avec les FARC, qui vient d'être renouvelé le 1^{er} décembre. Pour le M 19, Betancur a d'abord accordé l'amnistie à tous ses membres avant d'aller rencontrer secrètement ses dirigeants à Mexico et à Madrid. Résultat : la signature d'une trêve, le 24 août 1984.

Un an plus tard, cependant, le M 19 rompt la trêve : « *Il n'y a pas de différence de fond entre Betancur et les militaires, affirme aujourd'hui Carlos Pizarro, seulement une différence de style. Sa stratégie de la paix ne visait qu'à désarmer la guérilla pour mieux l'abattre. Désormais, plus question de dialogue !* » Bilan du palais de justice ? Une « victoire claire », affirme Fayad. « *Pour nous, la perte de trente-cinq de nos meilleurs combattants. Mais pour eux, une déroute politique et morale historique. Le monde entier a vu l'image des tanks attaquer le palais de justice* ». Si c'était à refaire ? « *Nous le referions, avec encore plus de moyens. Nos hommes ont résisté durant vingt-sept heures. Chaque heure gagnée était un moment de plus de démocratie à voix haute.* »

Reste que le M 19 a échoué. « *Faux ! s'insurge Boris. Notre image d'hommes capables de mourir pour leurs droits s'est accrue. Nous refusons des milliers d'adhésions uniquement par manque d'armes.* » L'organisation affirme prendre son armement à l'armée ou l'acheter sur le marché noir international grâce à l'argent des enlèvements : « *Nous ne recevons aucune aide extérieure, technique, militaire ou financière. Rien.* » Pourtant, le gouvernement accuse la guérilla d'être liée à la drogue : la « *narco-guérilla* ». Le M 19 nie toutes relations avec les trafiquants. « *En réalité, explique un journaliste colombien, tout le pays baigne dans la drogue. La guérilla n'est pas plus contaminée que les hommes politiques ou l'armée.* »

La cocaïne, la guérilla et Armero : la Colombie n'en finit pas d'être secouée de sanglantes convulsions. La guérilla assure tragiquement la continuité historique d'un pays ancré dans la violence. « *Ailleurs, la violence reste la dernière extrémité. Ici, elle est le premier recours et s'inscrit dans notre culture* », soupire Daniel Samper, éditorialiste du journal « *El Tiempo* ».

Violence forcenée de l'homme, violence écrasante de la nature. Le feu, la lave et la boue du Nevado del Ruiz ont balayé les hommes. Vingt-trois mille morts ! Par sa démesure et son horreur, la catastrophe d'Armero leur a imposé le respect et le silence. « *Après cette tragédie, nous avons décrété un cessez-le-feu unilatéral dans les villes pour cause de deuil national, assure Fayad. Noël doit connaître la paix des hommes.* » Et après ? « *Après, on entrera dans une période de guerre plus intense que jamais.* » Le M 19 a annoncé la reprise des combats pour le mois de janvier.

« *C'est la fin du formidable espoir de paix du début de l'année* », analyse un sociologue, Edouard Pizarro (l'un des frères du numéro deux du M 19, mais en complet désaccord, lui,

Suite page 51



Le président Belisario Betancur

justice. Les accords de paix signés officiellement avec le gouvernement et ratifiés par tous les représentants du pays ont été violés par les attaques continuelles de l'armée. Nous sommes donc allés au palais prendre le pays à témoin devant le dernier pouvoir indépendant : la magistrature. Nous voulions un procès historique des responsabilités. » Rêve fou ! Le M 19 voulait juger le gouvernement et l'armée, installer son tribunal au cœur de la capitale pour une audience à l'échelle de la nation ! « *Le président et l'armée ont noyé cette demande dans le feu et le sang, accuse Fayad. Aujourd'hui, Betancur n'est plus que le président des forces armées.* »

Pourtant, depuis trois ans, le président a tout tenté pour aboutir à la paix. Lorsqu'il accède au pouvoir, en 1982, tous les mouvements de guérilla affrontent l'Etat les armes à la main. La politique de répression tous azimuts appliquée par le président Turbay a échoué. Plus grave : les guérilleros sortent de l'épreuve plus déterminés que jamais. Belisario Betancur, élu du parti conservateur, jouit d'un charisme évident et d'une grosse popularité. Mais, la constitution ne lui permettant pas de se présenter deux fois de suite à l'élection prési-

avec la guérilla). Pour le M 19, la trêve n'était pas un simple accord de cessez-le-feu. Elle devait déboucher sur des réformes radicales : réforme agraire, élection des maires au suffrage universel, nouveau statut des partis, fin du bipartisme, dépolitisation de la fonction publique... « *Le président lui-même avait reconnu l'urgence d'un profond changement, mais le parlement, trop réactionnaire, n'a pas cédé un millimètre de terrain* », explique Maurizio Vargas, rédacteur en chef de l'hebdomadaire « *Semana* ». Du coup, Belisario Betancur a été jugé trop ouvert. Soutenu du bout des lèvres par ses propres troupes conservatrices, attaqué par ses adversaires libéraux, il s'est retrouvé paralysé. « *Betancur a donné tout ce qu'il pouvait donner. Il aura eu au moins le mérite d'avoir montré le chemin*, poursuit le journaliste. *Ses limites sont celles d'un conservateur pris dans les institutions colombiennes. Il n'a pas su aller au-delà d'une politique verbale.* »

A la grande satisfaction des militaires. Eux n'ont jamais cru à la pacification qu'ils appellent la « *paix armée* ». Ils ont décidé de la façon dont il fallait régler l'affaire du palais de justice. A coups de canon. « *La démocratie est maintenant sous surveillance*, constate Edouard Pizarro. *Quant à la guérilla, elle n'a jamais réellement abandonné son projet de prise du pouvoir par la force. Le M 19 est un mouvement à la dérive parce qu'il est condamné à la fuite en avant, à l'escalade armée. Le mouvement s'est militarisé. Le projet de paix de Betancur, le plus important de notre histoire, a échoué. La vacance du pouvoir, l'autonomie des militaires, le manque d'alternative politique : tout conduit à un pourrissement de la situation. Combats, assassinats politiques : le temps de la guerre sale est revenu.* »

Trop pessimiste ? Dans les salons du funéraire à Bogotá, la foule veille le corps d'Oscar William Calvo. Peu de larmes, mais une montagne de fleurs, des canapés de velours brun et des tableaux de la Vierge Marie sur les murs. Immunisés contre la douleur, les Colombiens vivent en promiscuité avec la mort. Oscar William Calvo, guérillero, était venu participer à une séance de la Commission de la Paix. Il a été criblé de balles par deux hommes à moto, tout comme Carlos Toledo Plata et « *comme soixante-dix de nos militants en quatre mois* », accuse Braulio Herrera, communiste responsable des FARC. « *Mais les militaires ont lancé un plan de liquidation de toutes les têtes visibles de la guérilla, et je suis en tête de liste* », affirmait Herrera lors d'un entretien à Bogotá. Une semaine plus tard, le dirigeant communiste se réfugiait dans le maquis. « *A court terme, les FARC reprendront le combat, conclut le sociologue. Entre la guérilla et l'armée, nous sommes encore quelques socialistes libéraux de gauche, intellectuels, artistes et journalistes. Actuellement, nous avons un projet : créer un front de défense pour la vie.* »

Sur un sommet glacé de la cordillère des Andes, là-bas, bien au-dessus des montagnes, Rosa, une fillette de 14 ans, rêve toujours à des études de linguistique en nettoyant régulièrement le canon de son pistolet mitrailleur. Au nom de Bolívar.

JEAN-PAUL MARI ●

GUÉRILLAS

Pour avoir le droit de parler...

● par *Jean-François Deniau*

Ancien ministre de Giscard, éditorialiste au « Figaro », Jean-François Deniau s'est transformé en grand reporter pour aller voir lui-même comment et pourquoi on se battait dans les maquis anticommunistes du tiers-monde. Il en a rapporté un témoignage : « Deux Heures après minuit » (Grasset), dont il parle ici

toire n'est pas irréversible. Ces hommes luttent contre le Léviathan soviétique. Et ce monstre a peur, la peur que ces esclaves disent non et se révoltent. J'ai appris aussi que chez nous, en France, beaucoup parlent de liberté sans accepter d'en voir les conséquences, sans être prêts à en payer le prix. Je pense à ces tartarins du libéralisme et à ces fanatiques de l'étatisation. Il reste à ces partisans proclamés



Un guérillero en Erythrée

Le Nouvel Observateur. — Erythrée, Cambodge, Nicaragua, Angola, Afghanistan, au sein des mouvements de résistance et des maquis... Quel surprenant itinéraire pour un ancien ministre habitué à de plus officiels voyages !

Jean-François Deniau. — Un jour, des représentants du Front populaire de Libération de l'Erythrée sont venus me voir. Ils m'ont dit : « *Plus personne ne s'intéresse à nous parce que nous combattons depuis trop longtemps. Vingt-trois ans.* » Phrase terrible. Elle m'a révélé une nouvelle forme de barbarie : la barbarie par l'indifférence.

Aujourd'hui, la culture médiatique confond tout : famine, génocide, tremblement de terre, atteintes aux droits de l'homme. Aux quatre coins de la planète, des hommes résistent. Mais comment parler de ceux qui se battent seuls sans avoir été le compagnon de leur solitude ? Pour avoir le droit de se servir des mots, il faut être prêt à se prendre soi-même au mot. Des hommes disent non, les armes à la main, à l'impérialisme soviétique. Il me fallait aller à la rencontre de ces hommes de tous les courages pour casser ce mur de silence qui les isole tant de nous.

N. O. — *Que vous ont appris ces guérilleros angolais, miskitos, khmers, érythréens ou afghans ?*

J.-F. D. — *Que la liberté bafouée à des milliers de kilomètres de l'Europe nous concerne directement. Surtout, que le mouvement de l'his-*

de la liberté à prouver qu'ils croient à ce qu'ils disent et qu'ils feront ce qu'ils croient.

N. O. — *Comment rentre-t-on de ce genre de « voyages » ?*

J.-F. D. — Vous savez, un maquis, c'est la Lune. En rentrant, on a le sentiment d'être un extraterrestre. On n'arrive pas à admettre que l'indifférence à la lutte de ces hommes soit ici la normale. Alors que cette indifférence est justement le vrai scandale. A mon retour d'Angola, un de mes amis m'a demandé : « *Alors, c'était beau ton safari au Kenya ?* » J'ai eu envie de l'insulter.

N. O. — *Mais qui vous garantit que ces résistants, une fois au pouvoir, ne basculeront pas, eux aussi, dans la barbarie ?*

J.-F. D. — C'est vrai. Une dictature peut en cacher une autre. Regardez le Nicaragua. La seule garantie que nous pouvons avoir, c'est que tous ces mouvements de résistance ont le soutien d'une large partie de la population. Ce qui leur impose d'ores et déjà des responsabilités. Et puis, en se battant pour leur dignité, ils se battent aussi pour la nôtre. Ils m'ont appris que, quand il apparaît qu'il n'y a pas de solution et que l'opresseur semble inaccessible, eh bien, c'est justement le moment d'avoir de l'audace. L'espoir est une arme.

Propos recueillis par GILLES ANQUETIL ●

« *Deux Heures après minuit* », de Jean-François Deniau, Grasset, 240 pages, 89 F.